



HAL
open science

Contribution des perceptions minorées aux souvenirs traumatiques

Bertrand Verine

► **To cite this version:**

Bertrand Verine. Contribution des perceptions minorées aux souvenirs traumatiques. 2ème colloque du GDR Mémoire, Nadine Ravel et Céline Souchay, Oct 2023, Carry-le-Rouet, France. halshs-04413059

HAL Id: halshs-04413059

<https://shs.hal.science/halshs-04413059>

Submitted on 23 Jan 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Contribution des perceptions minorées aux souvenirs traumatiques

Bertrand Verine, Praxiling UMR 5267 CNRS Université Paul-Valéry Montpellier 3

bertrand.verine@univ-montp3.fr

2^{ème} colloque du GDR *Mémoire*, Nadine Ravel et Céline Souchay (dir.), Carry-le-Rouet, 03/06.10.2023

Résumé

Ce travail procède d'une interrogation plus large sur les raisons qui conduisent aujourd'hui, en Occident, à minorer certaines perceptions, en particulier tactiles. Il s'appuie sur le recueil et l'analyse des discours tenus à leur endroit dans les champs académiques, médiatiques, artistiques et expérientiels. Après avoir argumenté l'hypothèse que certaines contraintes de la mémoire font partie des explications de cette mise en inconscience, on illustre le fait que des souvenirs traumatiques, comme ceux des attentats de 2015 en France, incitent à remettre en pleine conscience ces perceptions.

Mots-clés : Souvenirs traumatiques, Contraintes mémoreielles, Perceptions minorées, Mise en inconscience, Analyse du discours.

J'entrerai très rapidement en matière en rappelant que l'être humain est réputé posséder cinq sens, mais, d'une part, l'éducation ne cultive méthodiquement et continument que la vue, et à un degré bien moindre l'ouïe ; d'autre part, à tort ou à raison, on englobe souvent sous l'étiquette du toucher tout un éventail de perceptions comme celles de la température, du poids, de la consistance, de la texture, de la vibration, de la proprioception (position de notre corps), de la kinesthésie (sensation interne de nos mouvements), etc. C'est pourquoi l'anthropologie des techniques du corps et l'analyse sensorielle de produits demeurent obligées de déployer tout un argumentaire pour montrer que, dans de nombreuses situations ordinaires, la perception est holistique, c'est-à-dire qu'elle fait interagir plusieurs de nos systèmes sensoriels.

J'ai pour ma part proposé de parler de mise en inconscience de ces perceptions minorées, et je me suis interrogé à la fois sur les raisons d'une telle minoration et sur les situations dans lesquelles ces perceptions reviennent au premier plan, en recueillant et en analysant les discours tenus à leur endroit dans les champs académiques, médiatiques, artistiques et expérientiels. Je voudrais ici, à titre heuristique, présenter quelques arguments en faveur de l'hypothèse que certaines contraintes de la mémoire font partie des explications de cette mise

en inconscience¹, et que certains types de souvenirs incitent à remettre en pleine conscience ces perceptions.

1. Mise en inconscience dans l'action ordinaire

1.1. Facteurs physiologiques

Il s'agit de phénomènes d'une grande complexité dont les processus ne sont pas encore connus dans tous leurs détails, et qui varient selon leurs interactions dans les situations concrètes. Vincent Hayward (2021, 62) les schématise en indiquant que « nous avons [...] deux rôles pour le sens du toucher : l'un inconscient qui nous permet de manipuler les objets sans qu'ils nous échappent – et aussi de marcher sans chuter – et l'autre conscient qui nous permet de connaître la matière dont les objets sont faits, leur forme, leur poids et de nombreuses autres caractéristiques perceptibles ».

La différence vient notamment des types de fibres nerveuses sollicitées, qui varient selon leur connexion au système nerveux central ou au système nerveux périphérique, mais aussi selon leur diamètre, leur degré de recouvrement en myéline et leur vitesse de conduction (Palliscience, 2023). En particulier, même dans le toucher conscient, les fibres à adaptation lente répondent pendant toute la durée de la stimulation, alors que les fibres à adaptation rapide réagissent seulement au début et à la fin de la stimulation : cela explique, par exemple, que nous sentions continuellement une caresse, une démangeaison ou une douleur cutanée, mais pas le poids de nos vêtements, et cela contribue au phénomène d'incorporation dans de nombreuses activités techniques médiées par un outil, pendant lesquelles nous ne sentons plus ni l'instrument lui-même, ni la relation de notre main à l'instrument, mais l'objet à travailler, que nous percevons via l'unité main-outil (lire par exemple Rosselin et al., 2015).

1.2. Facteurs psychologiques

De manière générale, et pour le dire de façon triviale, nous ne pouvons pas constamment faire attention à tout, ce que dans son « Discours aux chirurgiens » de 1938, Paul Valéry désigne comme « notre fonctionnelle ignorance de nous-mêmes », qu'il incarne dans cette variation significative sur la formule de Descartes : « *Tantôt je pense et tantôt je suis* ». Il la développe notamment ainsi: «[...] notre ignorance de notre économie joue un rôle positif dans l'accomplissement de certaines de nos fonctions, qui ne sont pas, ou qui sont peu, compatibles avec une conscience nette de leur jeu » (1957, 915-916). Ce constat vaut pour toutes les perceptions, y compris la vue, comme le prouvent, entre autres, les nombreuses expériences sur les biais cognitifs.

Concernant plus spécifiquement le toucher, dès 1937, Joseph Tastevin « appelle “captation visuelle” [on dit aujourd'hui “capture visuelle”] le fait que la vision modifie la perception tactile quand les deux modalités sont en conflit » (Hatwell et Gentaz, 2011 : 716). De nombreuses expériences ont ensuite montré que « dans le cas de perception bimodale visuelle

¹ Une version étendue de cet argumentaire paraîtra fin novembre (AFONT, 2023).

et proprioceptive conflictuelle, les résultats permettent de mettre en évidence une capture proprioceptive à [l'âge de] 5 ans, un compromis à 7 ans et une capture visuelle à partir de 9 ans » (Gentaz *et al.*, 2009, 7). Ces résultats semblent considérés comme faisant partie des universaux par la psychologie occidentale contemporaine, avec pour explication le fait que les perceptions tactiles fournissent « une appréhension morcelée, plus ou moins cohérente, parfois partielle et toujours très séquentielle, qui charge lourdement la mémoire de travail et qui nécessite, en fin d'exploration, un travail mental d'intégration et de synthèse pour aboutir à une représentation unifiée de l'objet » (*ibid.*, 3).

Je n'ai jusqu'ici trouvé aucune étude qui cherche à confirmer ou à infirmer cette universalité en fonction des conditions matérielles de vie, de la culture ou de l'éducation. Cependant, dans une autre perspective, les historiens de la culture et les anthropologues des techniques du corps ont accumulé les preuves du fait que « la façon dont les sens se combinent en une personne ou dans une société peut différer dans une autre » (Howes, 1990, 99). La primauté accordée à la vue et la mise en inconscience du toucher tiennent donc aussi, et peut-être surtout, à des facteurs socioculturels, éducatifs et idéologiques.

1.3. Deux facteurs culturels déterminants pour la société occidentale d'aujourd'hui

L'un est l'hégémonisme de l'efficacité pragmatique immédiate, en vertu de quoi les yeux sont abusivement tenus pour les seuls instruments de connaissance des formes et éduqué à pronostiquer certaines propriétés tangibles de l'environnement : le poids d'après le volume, la consistance à partir de la forme et du mouvement, la texture selon les jeux d'ombre et de lumière, même si les informations ainsi recueillies restent approximatives (Verine, 2021, 140). Réciproquement, les mains ne sont considérées que comme des outils pour l'action, et le toucher n'est pas éduqué à percevoir consciemment (AFONT, 2020c), privant la majorité des individus de ce que Richard Shusterman (2010, 15) a décrit comme la possibilité d'une « culture méliorative de notre expérience et de notre usage du corps vivant en tant que site d'appréciation sensorielle et de façonnement créateur de soi ».

Un autre facteur, malheureusement remis en exergue par les violences sexuelles et sexistes, est l'assimilation de la tactilité à la sensualité, qui ne constitue pourtant qu'une application particulière et épisodique du toucher. De fait, Si l'ensemble des pratiques sensuelles bénéficient de la saillance que leur donne l'intensité de leur ressenti psychophysiologique, leur fréquence et leur durée cumulée restent infimes en comparaison de toutes les autres sollicitations du tact dans la vie de chaque individu. *A contrario*, des travaux comme ceux de Jérémy Damian (2017) ou de Christophe Apprill (2021) montrent que des pratiques corporelles telles que le théâtre, la danse ou le cirque, en donnant une familiarité minimale avec le corps propre et celui de l'autre, permettent de faire la distinction entre le corps érotique et le corps au service d'une discipline ou, ajouterai-je, de nombreux vécus expérimentiels.

C'est à ce dernier titre que je voudrais présenter ici deux micro-objets dans lesquels la problématique de la verbalisation des perceptions minorées croise celle de la mémoire. Ils concernent tous les deux les attentats de 2015 en France et ont été analysés sous d'autres

angles dans des articles en ligne signés par l'Association pour la Fondation du Toucher (AFONT, 2020a et 2020b), dont j'ai l'honneur d'être le président et d'animer le site internet.

2. Remise en pleine conscience dans les souvenirs (post-)traumatiques

2.1. Le « retour à la vie » d'Aristide Barraud

Aristide Barraud est l'une des centaines de victimes des attentats du 13 novembre 2015. À l'état ordinaire, sa sensibilité privilégie classiquement la vision, notamment de par son premier métier de demi d'ouverture de rugby, qui devait avoir une vue d'ensemble des positions sur le terrain pour programmer la stratégie de son équipe. Les balles qui lui ont perforé un poumon et fracassé une cheville l'ont rendu attentif à la diversité des sensations douloureuses. Mais c'est le toucher externe qui domine dans deux de ses « premiers souvenirs après les attentats », qu'il a racontés au moins deux fois : l'une dans un enregistrement réalisé en octobre 2016 par l'équipe de Christian Delage pour l'Institut d'Histoire du Temps Présent, l'autre dans son livre paru en 2017 sous le titre *Mais ne sombre pas*.

Pour l'AFONT, j'ai donc voulu comparer la version écrite et la transcription de la version orale, en faisant l'hypothèse que le livre développerait l'évocation de l'expérience sensorielle. Nous allons observer que les perceptions ne sont guère plus détaillées à l'écrit, mais que le toucher reste central dans les deux versions. Il convient de préciser au préalable qu'on ne peut pas savoir si l'enregistrement a été fait avant ou après la rédaction du passage correspondant dans le livre (ni d'ailleurs combien d'autres fois Aristide Barraud a raconté ces moments à des proches ou à des journalistes). J'ai choisi de partir de la transcription du récit oral, parce qu'il implique une part d'improvisation que ne comporte pas le texte écrit, stabilisé après plusieurs relectures et de possibles corrections. Pour gagner du temps, je ne présente qu'un des deux souvenirs, celui du transfert d'un hôpital à un autre :

(1a) Et le moment où j'ai senti le vent et des gouttes de pluie sur mon visage, ça aussi ça a été un retour à la vie très important, ah et voilà, c'était quand j'ai reçu des gouttes d'eau sur mon visage, trois gouttes d'eau j'ai dû recevoir, c'était un moment hyperintense [rire], un moment hyperintense de euh... de sensibilité. Déjà c'était l'eau sur ma peau, le froid après une semaine, euh plus d'une semaine en réanimation et euh... puis voir des bâtiments de... voir des gens dans la rue, c'est... c'était fort. Voilà, c'est mes premiers souvenirs après les attentats. [Barraud, Aristide, 2016, entretien accordé à Christian Delage le 27 octobre 2016, « Attentats du 13 novembre 2015 : des vies plus jamais ordinaires », collecte d'entretiens filmés réalisée par une équipe de recherche de l'Institut d'Histoire du Temps Présent, IHTP]

(1b) On m'a dit que j'allais être transféré à Bichat, je pensais y aller en taxi. Je ne mesurais pas la situation. J'ai vu arriver une équipe du Samu. Sur un brancard, équipé à fond, avec des tubes et des fils qui sortaient de partout, j'ai compris que c'était chaud.

Je regardais les visages préoccupés, concentrés autour de moi. J'ai senti de l'air frais après un dédale de couloirs. Il pleuvait, j'ai fait quelques mètres sans protection. Le vent froid a saisi chaque partie de mon corps. J'ai respiré fort, oui, comme un nouveau-né. Mon regard s'est perdu dans le ciel lourd, j'ai vu ces milliers de gouttes tomber du ciel. Certaines se sont posées sur mon visage. Elles ont allumé

quelque chose en moi. Comme l'allumette qui enflamme le gaz dans le four, une déflagration de vie s'est propagée. Envahi d'un éclair de confiance et de lucidité. Un sentiment d'éternité. Mon cœur battait fort, je le sentais propulser mon sang jusqu'aux extrémités. [Barraud, Aristide, 2017, *Mais ne sombre pas*, Paris, éditions du Seuil, page 12]

Les sensations du « vent » et du « froid », exprimées de manière globale dans l'enregistrement, sont décomposées à l'écrit et rendues progressives par « j'ai senti de l'air frais », puis « le vent froid a saisi chaque partie de mon corps ». La disproportion entre une cause minime en quantité, « trois gouttes d'eau j'ai dû recevoir », et un effet « hyperintense » en qualité est soulignée à l'oral par la répétition de ces deux éléments. Elle est transposée à l'écrit dans la comparaison apparemment contre-intuitive avec le feu qui prend: métaphoriquement, l'eau se change en feu et le froid engendre son contraire le chaud, ce qui permet d'insister sur la progression d'allumer à enflammer, puis à la « déflagration de vie » qui se propage.

La version rédigée introduit trois autres sensations tactiles : « j'ai respiré fort », « mon cœur battait fort » et « je le sentais propulser mon sang jusqu'aux extrémités ». Par contraste, la vue tient peu de place dans les deux versions. Elle vient seulement confirmer l'importance du moment en conclusion de l'évocation orale : « et euh... puis voir des bâtiments de... voir des gens dans la rue, c'est... c'était fort ». Dans le récit écrit, « je regardais les visages » est l'arrière-plan sur lequel se détachent les événements tactiles, puis la morosité des images sert de faire-valoir à l'action bienfaisante de la pluie : « mon regard s'est perdu dans le ciel lourd, j'ai vu ces milliers de gouttes tomber du ciel ».

La brève analyse de ces fragments permet d'illustrer concrètement deux conclusions étayées par de nombreux travaux psychologiques, anthropologiques et linguistiques. D'une part, le toucher a un rôle capital dans la conscience de vivre et dans la capacité à habiter le monde. D'autre part, en raison de la hiérarchie occidentale actuelle entre les perceptions, on met moins facilement en mots une expérience tactile qu'un ressenti visuel, et c'est pourquoi on le fait surtout à propos de circonstances qui sortent de l'ordinaire.

2.2. Les rêves post-traumatiques de Philippe Lançon

Philippe Lançon est un des rescapés de l'attentat contre *Charlie Hebdo*, le 7 janvier 2015, où une de ses jambes et le bas de son visage ont été fracassés. *Le Lambeau* est le récit, à la fois émouvant et ironique, de ses deux premières années de combat avec les blessures corporelles et avec le stress post-traumatique. La narration de deux des cauchemars qui émaillent cette lutte m'a intéressé parce qu'elle entre en contradiction avec le discours de psychologues comme Isabelle Arnulf. Je cite cette dernière dans un article de *Cerveau et psycho* en 2020 : « quand nous sommes éveillés, c'est le sens visuel qui prédomine sur les autres – et c'est la même chose dans les rêves. Un peu plus de la moitié de ceux-ci contiennent aussi des sensations sonores, alors que les sensations gustatives, olfactives et tactiles, d'après de larges enquêtes sur les rêves, existent dans moins de 1% des récits ».

Mon hypothèse est que cette rareté des autres sensations dans les récits n'implique pas qu'elles soient aussi rares dans les rêves eux-mêmes (ou dans la vie éveillée d'ailleurs): cela

peut signifier soit que les personnes ressentent la part visuelle de leur environnement comme plus saillante, soit, même, qu'elles convertissent leur expérience plurisensorielle en images visuelles quand elles la racontent. Mais ce qui nous intéresse ici est que le récit des cauchemars post-traumatiques de Philippe Lançon échappe à ce processus ordinaire :

(2) « De nouveaux rêves récurrents luttèrent avec le somnifère. Dans l'un, j'étais pourchassé dans les rues parisiennes avec Marilyn et je sentais l'odeur de la poudre des balles. Dans l'autre, j'entrais dans une boulangerie et je demandais une pomme et un pain au chocolat, tout en sachant que manger m'était interdit. En mordant le pain au chocolat, je me sentais coupable. En mordant la pomme, je perdais mes dents. Je me réveillais paniqué, tantôt avec l'odeur de la poudre dans le nez, tantôt avec la bouche détruite. [Lançon, Philippe, 2018, *Le Lambeau*, Paris, Gallimard, pages 442-443]

De fait, dans le premier récit, aucune notation visuelle, auditive, ou encore kinesthésique ne vient spécifier le cadre des « rues parisiennes », ni la présence de sa compagne « Marilyn », ni même la situation, résumée par « j'étais pourchassé ». L'unique sensation précise, au fil du rêve comme au réveil, est « l'odeur de la poudre des balles », reprise plus bas par « l'odeur de la poudre dans mon nez ». Il en va de même pour le cadre du second récit, la « boulangerie », et pour les actions d'y « entrer » et de « demander » deux articles, qui auraient pu solliciter une sensorialité diversifiée. Les seules sensations précises de cet autre rêve sont purement tactiles : « mordre » (à deux reprises), « perdre mes dents » et avoir « la bouche détruite ».

Il est vrai qu'on ne peut pas déterminer quelle est la part de l'expérience et celle de la reconfiguration littéraire dans ce texte. Il atteste cependant que certains rêves peuvent être racontés en donnant une grande place aux perceptions autres que la vue et, sous réserve de confirmation par de grands corpus auxquels je n'ai pas accès pour le moment, ce n'est peut-être pas un hasard si ces perceptions minorées apparaissent dans deux cauchemars post-traumatiques.

Conclusion

La part – tantôt déterminante, tantôt exclusive – des perceptions minorées dans les souvenirs d'Aristide Barraud et de Philippe Lançon me paraît ouvrir des pistes de recherche potentiellement intéressantes, en particulier pour ce qui concerne le stress post-traumatique et son traitement par la verbalisation ou même par la rééducation sensorielle (voir les expériences sur la reconsolidation dirigées par Philippe Birmes à Toulouse, par exemple).

Références

AFONT, 2020a, « “Ces petites choses” qui font “revenir à la vie” », disponible sur fondationdoutoucher.org/ces-petites-choses-qui-font-revenir-a-la-vie.

AFONT, 2020b, « Comment rêvent les personnes aveugles ? », disponible sur <http://fondationdoutoucher.org/comment-revent-les-personnes-aveugles>.

AFONT, 2020c, « Le toucher, une friche éducative à mettre en culture », disponible sur <http://fondationdoutoucher.org/le-toucher-une-friche-educative-a-mettre-en-culture>.

AFONT, 2023, « Pourquoi les informations tactiles sont-elles souvent mises en inconscience ? », disponible sur <http://fondationdoutoucher.org/pourquoi-les-informations-tactiles-sont-elles-souvent-mises-en-inconscience>.

Apprill, Christophe, 2021, *Slow. Désir et désillusion*, Paris, L'Harmattan.

Arnulf, Isabelle, 2020, « Les aveugles voient-ils en rêve ? », *Cerveau & Psycho* 119.

Damian, Jérémy, 2017, « “Quand mon doigt par mégarde...” », *Terrain* 67 [en ligne].

Gentaz, Édouard, *et al.*, 2009, « Apports de la modalité haptique manuelle dans les apprentissages scolaires (lecture, écriture et géométrie) », *In Cognito* 3/3, p. 1-38.

Hatwell, Yvette, et Gentaz, Édouard, 2011, « Origine et évolution des recherches psychologiques sur le toucher en France », *L'Année psychologique*, 111, p. 701-723.

Hayward, Vincent, 2021, « Le toucher, un sens discret, mais essentiel », *L'Humanité dimanche*, 21.10.2021, p. 62-64, de https://www.academie-sciences.fr/pdf/revue/LHUMANITE_octobre2021.pdf.

Howes, David, 1990, « Les techniques des sens », *Anthropologie et sociétés* 14-2, p. 99-115.

Palli-science, 2023, « Les quatre types de fibres contenues dans un nerf », <https://palli-science.com/les-4-types-de-fibres-contenues-dans-un-nerf>.

Rosselin, Céline, Lalo, Élodie et Nourrit Déborah, 2015, « Prendre, Apprendre et Comprendre. Mains et matières à travailler chez les scaphandriers », *ethnographiques.org* 31.

Shusterman, Richard, 2010, « Conscience soma-esthétique, perception proprioceptive et action », *Communications* 86, p. 15-24.

Valéry, Paul, 1938, « Discours aux chirurgiens », *Variétés V*, dans *Œuvres I*, Gallimard, p. 907-923.

Verine, Bertrand, 2021, *Le Toucher par les mots et par les textes*, Paris, L'Harmattan.